

Georg Lukács

« *Une sorte d'amitié* »

Johannes R. Becher

Entretien avec Ilse Siebert

1967

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Version corrigée mise en ligne le 15 septembre 2024.

Ce texte est la traduction de l'entretien de Georg Lukacs avec Ilse Siebert ¹ intitulé dans les Georg Lukács *Werke* :

„*Eine Art Freundschaft*“

Il y occupe les pages 353 à 363 du tome 18 : *Autobiographische Texte und Gespräche*

[Textes autobiographiques et entretiens]

Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2009.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.



Johannes R. Becher (1891-1958)

Lukács a connu Becher à Berlin, lorsque d'un et l'autre collaboraient à la *Linkskurve* et au *Rote Fahne*, puis en émigration à Moscou.

Après la guerre, il sera de 1954 à sa mort Ministre de la culture de la DDR.

Lukács a consacré deux essais à l'œuvre de Becher :

L'un en 1941 à son roman *Abschied* [Adieu] où, refusant tout schématisme mécaniste dans la détermination sociale, il souligne que seul le roman permet d'accéder à la connaissance de ces psychismes individuels complexes qui constituent un peuple, une nation, une classe :

<http://amisgeorglukacs.org/2024/03/georg-lukacs-johannes-r.becher-abschied-1941.html>

L'autre, en 1952, sur sa poésie lyrique :

<http://amisgeorglukacs.org/2024/04/georg-lukacs-johannes-becher-sa-poesie-lyrique.html>

Dans cet entretien de 1967, Lukács porte un jugement global sur cette amitié, mitigée en raison de leur différence d'attitude face aux « nécessités protocolaires » de l'époque stalinienne.

¹ Ilse Siebert, à ne pas confondre avec son homonyme Ilse Langner épouse Siebert. Directrice de la Maison J.R. Becher, éditrice de ses œuvres et conservatrice de son fonds.

« Une sorte d'amitié »

Johannes R. Becher

Entretien avec Ilse Siebert.

ILSE SIEBERT: M. le professeur, vous avez pendant de nombreuses années été lié d'amitié avec Johannes R. Becher. Voudriez-vous nous dire quand et dans quelles circonstances a commencé cette relation.

LUKÁCS: Je connaissais naturellement le nom de Becher, et il est possible que nous nous soyons rencontrés ici ou là, je n'ose pas le dire avec certitude, mais en tout cas, lorsque je vins à Berlin en 1931, je me suis impliqué dans la vie littéraire en Allemagne et j'ai alors par l'intermédiaire de notre ami commun Andor Gábor,² personnellement fait connaissance de Becher, et cela s'est, à Berlin déjà, développé en une sorte d'amitié. Je peux sans doute dire que nous avons une amitié réciproque, que nous discutons volontiers, de sorte que déjà, à Berlin, notre relation était quelque chose d'autre qu'une simple collaboration, bien que naturellement, l'esprit de cette collaboration était essentiellement de se soucier que la littérature révolutionnaire prolétarienne naissante acquière un véritable niveau littéraire en opposition aux visées officielles pour lesquelles elle était exclusivement jugée sur son contenu propagandiste. C'est le premier point qui nous a liés, Becher et moi. Nous étions par ailleurs d'avis que dans ces actions où les écrivains et intellectuels communistes collaboraient avec l'opposition

² Andor Gábor (1884-1953), écrivain et journaliste communiste hongrois qui publiait en hongrois et en allemand. De 1919 à 1945, il vit en exil à Vienne, Paris, Berlin, et Moscou.

bourgeoise, la ligne officielle était souvent trop à gauche, et que l'on devait avoir là une forme définie et une relation plus proche avec les intellectuels de gauche. Cela s'est assurément davantage développé chez Becher après le fascisme, mais il a toujours suivi cette ligne, et cela donnait déjà des conjonctions politico-théoriques, abstraction faite des personnelles.

SIEBERT: Mais Becher n'avait-il pas encore aussi, en 1931, des points de vue gauchistes? Par exemple dans son rapport à des écrivains bourgeois comme Heinrich Mann.

LUKÁCS: C'est tout à fait vrai. Mais d'un autre côté, il a pourtant soutenu de la part des écrivains prolétariens la politique que je menais au SDS.³ C'était une certaine coopération qui n'était pas aussi étroite que dans le domaine de l'élévation du niveau de la littérature prolétarienne à ses débuts à Berlin ; et là, comme je l'ai dit, l'expérience du fascisme a fait sur Becher une forte impression, et l'a beaucoup éloigné de ses vues gauchistes antérieures. Et en effet, en émigration, par exemple, un très bon rapport s'est développés entre Becher et les frères Mann.

SIEBERT: Oui, je m'intéresse encore à la période d'avant 1933. N'y a-t-il pas pourtant eu des controverses entre vous deux ? au sein de l'Union ?

LUKÁCS: Évidemment, en ce sens que j'étais largement le plus radical dans le groupe, et que Becher avait très souvent des réticences, moins en ce qui concerne l'élévation du niveau de la littérature allemande. Becher a par exemple approuvé ma critique de Bredel et m'a

³ SDS : *Schutzverband deutscher Schriftsteller* : Association de protection des écrivains allemands.

soutenu dans cette affaire,⁴ mais il avait par ailleurs, sur d'autres sujets, une position plus gauchiste que la mienne. Ce qui s'est ultérieurement développé chez Becher, je ne le sais pas en détail car, comme vous le savez, il est en effet allé ensuite à Paris, et c'est seulement depuis Paris qu'il est venu à Moscou ; l'influence que le séjour à Paris a eu sur Becher, je ne peux pas l'évaluer. En tout cas, quand il revint à Moscou, il était beaucoup plus résolu qu'auparavant sur la question du front populaire.

SIEBERT: Vous étiez alors à proprement parler le théoricien. Becher a néanmoins été, parmi les écrivains allemands, celui qui s'est le plus occupé de la théorie de la composition littéraire. Pouvez-vous vous rappeler si vous l'avez aidé à en arriver à une littérature déterminée ?

LUKÁCS: Je crois sur cette question que Becher n'a pas tant lu de la théorie, que cherché à transposer en théorie ses propres impressions et penchants. Théoricien au sens où il aurait eu le besoin de se confronter aux grandes théories du passé, disons avec l'*Esthétique* de Hegel ou d'autres analogues, cela, je ne l'ai jamais remarqué chez Becher. Ce qui m'a plu et que je tiens pour très significatif, c'est que Becher a constamment tenté de donner à sa propre production une base idéologique, de justifier à ses propres yeux pourquoi, par exemple, il est passé de l'expressionnisme à un autre style, de sorte que même ses

⁴ Willi Bredel, (1901-1964) écrivain allemand appartenant au mouvement du réalisme socialiste. Son premier roman *Maschinen-fabrik N.&K.* (1930) décrit simplement une usine et les luttes de classes qui s'y déroulent. Des critiques comme Georg Lukács lui reprochent de mettre en scène des personnages simplistes, des sortes de figurants, d'utiliser un langage avec trop de références et une méthode littéraire « trotskiste ». cf. Georg Lukács, *Willi Bredels Romane* (Nov. 1931) in *Werke*, t. 4, *Essays über Realismus*, 1971, p. 13-22.

écrits ultérieurs sur la théorie de la littérature ont le beau et l'agréable, que l'on sent qu'ils sont directement issus d'expériences littéraires vécues, et de la lutte avec lui-même d'un écrivain important. Dans ces conditions, et je le dis maintenant en un sens laudatif, je ne qualifierais pas Becher de théoricien proprement dit, mais d'un écrivain qui a transposé en une théorie sa propre pratique, et a donc cherché à la condenser théoriquement, ce qui est différent.

SIEBERT: Oui, je crois que l'on peut dire cela. C'est assurément lié à ce qu'il a pourtant tenté, en émigration, de se créer des bases théoriques, pour pouvoir évaluer sa propre création.

LUKÁCS: Cela, je ne le conteste pas. Voyez-vous, si je peux prendre ainsi des types, si je prends un écrivain du type de Heine, Heine est à cet égard un penseur de haut rang, tellement il a bien assimilé, à fond, les grandes théories de son temps. La valeur des indications de Becher n'est pas à rechercher en direction, par exemple, des grands écrits de Heine sur l'Allemagne, mais dans celle de la connaissance de soi et de l'auto-confession d'un écrivain ; sans comparer maintenant Becher à eux, je pense à l'impression profonde qu'avaient fait sur nous tous, dans notre jeunesse, les confessions de Shelley ou les lettres de Keats.⁵ Bien que dans les lettres de Keats, il n'y ait pas la moindre prétention à exposer une théorie, il y a malgré tout quelque chose de théoriquement éclairant par rapport aux poèmes. Et maintenant, si j'ai utilisé cette comparaison, il ne me vient pas à l'esprit de classer Becher dans une catégorie quelconque, non seulement

⁵ Percy Bysshe Shelley (1792-1822)
John Keats (1795-1821), *Lettres à Fanny et autres correspondances*,
Paris, Belin, 2010.

selon la valeur, mais aussi selon les tendances. Je pense seulement qu'il y a toujours et encore eu un type de ce genre en littérature, et Becher appartient à ce type, et pas au type comme en Allemagne Goethe ou Heine, qui ont tenté de porter ces expériences générales à un niveau véritablement théorique, de les sublimer en une théorie authentique. Je ne dis pas cela contre Becher, je le dis seulement pour définir à quel type appartiennent ses écrits en prose.

SIEBERT: Je crois que lui-même non plus n'a jamais eu la prétention d'avoir construit un quelconque système théorique.

LUKÁCS: Non et c'est précisément cela qui est intéressant et bon dans ses remarques, à savoir qu'elles ont toujours, là où elles sont bonnes, un fondement, un fondement immédiat dans une expérience littéraire. Cela leur confère une certaine authenticité, et on pourrait dire que les remarques qui ne proviennent pas de cela, mais de discussions théoriques, sont aussi plus faibles dans leur contenu que celles du premier type. Quand on lit les écrits en prose de Becher, je crois que l'on peut précisément distinguer ces deux types de réaction : que ce type immédiat va plus profond et correspond davantage à de la composition littéraire que le type issu de la polémique ou de la discussion, ou de la théorie.

SIEBERT: Étiez-vous ensemble avec Becher au congrès de littérature en 1936 en Union Soviétique, où il a été question de poésie lyrique.

LUKÁCS: Oui, il se trouve que j'étais une sorte d'outsider car je collaborais étroitement à *Literaturnyi Kritik* de sorte que je n'ai pas du tout pris part au congrès. Vous ne devez

pas oublier que Fadeïev ⁶ avait les pires rapports imaginables avec *Literaturnyi Kritik*, et de ce fait, il y avait, pourrait-on dire, un rapport d'hostilité entre la littérature soviétique officielle et moi, tandis qu'en raison justement de la politique internationale, cela n'a pas concerné Becher et l'*Internationale Literatur*. Fadeïev a toujours traité Becher comme un écrivain étranger important, avec le respect nécessaire etc. de sorte qu'il a pris part au congrès et pas moi.

SIEBERT: Il me revient qu'à ce congrès, il a défendu certaines formes de poésie, par exemple le sonnet, sur lequel il avait justement à l'époque beaucoup travaillé, et pour autant que je sache, il y a eu de fortes voix contraires parce que l'on considérait cette forme comme obsolète, et n'appartenant pas au réalisme socialiste. Becher a pour sa part beaucoup défendu cette forme. Vous avez dit déjà qu'il parlait toujours de lui-même, et il a dit : c'est la forme qui, dans ma poésie, s'oppose au débordement, à la logorrhée, à la logorrhée sans limite.

LUKÁCS: Cela correspond tout à fait à mes souvenirs, et c'est en effet là le point où – peu importe alors que ce soit directement ou par mon intermédiaire – il y avait une opposition à certains courants représentés par des gens comme Ilia Ehrenbourg ⁷ qui pensaient que si un roman est totalement disons stalinien dans son contenu, mais est écrit dans la manière d'alors du reportage, on évitait les difficultés. L'alliance théorique entre Becher et moi

⁶ Alexandre Aleksandrovitch Fadeïev [Алекса́ндр Алекса́ндрович Фадеев] (1901-1956), écrivain soviétique, théoricien du « réalisme socialiste ».

⁷ Илья Григорьевич Эренбур́г, (1891-1967) écrivain et journaliste soviétique.

consistait en ce que nous refusions cette réforme de la littérature prolétarienne par l'acceptation de certains moyens modernes d'expression. Notre position était semblable à celle que Lénine a en son temps formulée contre le proletkult – si je la mentionne maintenant par une citation, nous ne sommes pas à l'époque appuyés sur les citations – à savoir que la force du marxisme consistait justement dans le fait de s'être approprié et d'avoir intégré dans le socialisme tout ce qu'il y avait d'historiquement précieux dans l'histoire de l'humanité.⁸ Cette position de Lénine, je l'ai toujours défendue sur cette question, et cette position était très sympathique à Becher. Dans quelle mesure est-il question de reprises, on ne peut pas le dire aujourd'hui, mais en tout cas, la défense de la forme sonnet est très étroitement liée à ces efforts que je représentais alors. Par exemple quand je considérais la forme de récit de Tolstoï, la prose de Tolstoï comme plus progressiste que la prose de Dos Passos⁹ ou d'Ilya Ehrenbourg. Et il en était de même chez Becher avec cette inclination vers le sonnet – et dans une certaine mesure, le sonnet est ici un symbole de la mise en forme de la poésie lyrique, en opposition à la poésie lyrique très dissolvante du surréalisme d'alors – par lequel Becher se rattachait très consciemment aux traditions anciennes. Notre alliance intellectuelle consistait en ce que nous n'entendions pas ce rattachement aux formes classiques de la littérature comme une opposition à la modernité, je dirais historico-philosophique, de la composition littéraire prolétarienne, bien au contraire.

⁸ Lénine, *De la culture prolétarienne*, 8 octobre 1920, in *Œuvres*, t. 31, pp. 327-328.

⁹ John Dos Passos (1896-1970), écrivain américain.

SIEBERT: Vous avez dit auparavant que Becher, tant que vous le connaissiez, s'était confronté à son passé. Il y a donc eu dans le périodique *das Wort* [la parole] ¹⁰ une discussion sur l'expressionnisme à laquelle vous aussi avez pris part. ¹¹ Becher n'y a absolument pas pris la parole, et cela m'intéresserait de savoir si à l'époque, il l'a finalement fait, si ce n'est dans *das Wort*, mais dans d'autres lieux de discussion.

LUKÁCS: Pour autant que je sache, non! Je pense que ces affaires se trouvent condensées dans les notes de Becher qu'il a, pour autant que je sache, publiées bien plus tard.

SIEBERT: Justement, je me demandais si, pendant l'émigration, il avait refoulé ce sujet, s'il y avait eu là, somme toute, une discussion, cela aurait été une possibilité offerte.

LUKÁCS: Voyez-vous, et nous en venons par là à des questions très importantes, Becher n'a jamais eu envie de s'engager véritablement dans une discussion. Il a en effet écrit ses remarques d'une manière beaucoup moins polémique que moi mes prises de position littéraires à l'époque de Moscou. Il a volontiers maintenu son point de vue, mais je crois – et c'est une motivation importante – comme il savait que le parti officiel ne sympathisait pas avec ce point de vue, il a presque toujours évité une manifestation publique. C'était en effet différent selon que l'on parlait avec Becher à la maison, entre quatre z'yeux, ou que Becher parlait dans une réunion d'écri-

¹⁰ *Das Wort*: magazine littéraire mensuel publié à Moscou entre 1936 et 1939. Le magazine est connu pour ses éditeurs, dont Willi Bredel, Lion Feuchtwanger et Bertolt Brecht.

¹¹ *cf.*: Georg Lukács, *Grandeur et décadence de l'expressionnisme* (1934), Paris, Éditions Critiques, 2022.

vains. Il y a toujours eu là une grande différence. Et c'est justement – quand je pense à Becher, j'y pense obligatoirement – ce côté Lord Jim¹² qui est dans son caractère. Vous vous souvenez en effet de ce récit où l'on parle du bateau en détresse, où Lord Jim succombe à la panique, non pas par simple lâcheté ou quelque chose de ce genre, mais parce que son imagination trop fertile lui a montré sous des couleurs crues les conséquences possibles. Je connais donc cette panique à la Lord Jim chez Becher, depuis que je le connais.

SIEBERT: Y compris avant 1933?

LUKÁCS: Y compris avant 33. Je sais comment nous avons travaillé à Berlin en 31 et 33, il y avait au comité central des états d'esprit changeants. Parfois, le secrétariat était pour nous, parfois contre nous. Toujours, quand nous étions appelés au Comité Central, on en venait avec Becher, à des conversations du genre : si le secrétaire te demande ceci ou cela, que vas-tu répondre ? À cela, j'ai toujours répondu à Becher, je vais d'abord attendre que le secrétaire me pose cette question. Pour Becher, c'était impossible, dans son imagination, les pires possibilités jouaient un tel rôle qu'il était d'emblée porté à faire une sorte de compromis sur ces questions avec les positions officielles. Cela traverse toute son œuvre, et gâche beaucoup de choses, et pas seulement dans sa théorie, car, comme vous le savez très précisément, Becher, sous la pression de ces états d'esprit, a fait toute une quantité de poèmes dont je ne sais pas s'il est bien conscient que ce sont de mauvais poèmes, mais pour une grande partie d'entre eux, ce sont de mauvais poèmes. Et de même, il y

¹² Référence au roman de Joseph Conrad,

a dans la prose de Becher toute une série de choses qui sont clairement une adaptation à ces courants de pensée. Et je souligne ce thème de Lord Jim parce qu'il ne s'est pas agi chez Becher d'un compromis, d'une adaptation, de carriérisme, etc. mais de cette panique provoquée par l'imagination qui ne lui permettait pas de voir combien lui-même avait été important dans les années trente, et à plus forte raison dans les années quarante, de sorte que les gens, dans certains cas, en auraient tenu compte s'il avait dit, s'il vous plaît, là, je ne marche pas, je demande que l'on fasse de telle ou telle manière, sûrement pas sur de grandes questions directement politiques, si Becher avait par exemple demandé que la DDR prenne position pour Tito et la Yougoslavie, cela, il ne l'aurait pas imposé, mais je pense que Becher n'en aurait pas non plus du tout eu besoin. Prenons un autre exemple. Regardez par exemple les nombreuses concessions que le parti français a faites à Aragon. Et Aragon, qui Dieu le sait n'est pas un héros des Thermopyles, a pourtant énormément imposé de choses sur les questions culturelles, parce que c'était important pour le parti français de collaborer avec Aragon. Je prends cet exemple parce qu'il est facile à comprendre. Aragon a conquis auprès des français en littérature et en politique littéraire beaucoup plus d'autonomie que Becher en Allemagne.

SIEBERT: Mais si je peux revenir encore une fois sur l'émigration, la position d'un allemand à Moscou était pourtant sûrement très difficile, surtout à l'époque de Staline.

LUKÁCS: Oui, c'est vrai. Je peux comparer, parce que moi-aussi, j'ai vécu à Moscou, et du fait que je suis hongrois de naissance, ma position n'était pas tellement

meilleure, particulièrement à l'époque où par exemple Béla Kun était une personnalité influente au Komintern, elle était même pire. Si vous regardez maintenant ce que j'ai écrit en Union Soviétique – je ne dis pas que je me suis manifesté ouvertement d'une quelconque façon contre le stalinisme, mais dans tous ces essais de théorie littéraire, à commencer par *Raconter ou décrire*¹³ jusqu'à l'essai écrit directement contre le stalinisme sur l'application de la théorie de Lénine sur la littérature,¹⁴ il y a là une opposition, pour laquelle vous ne trouverez jamais quelque chose d'analogue chez Becher. On aurait pu trouver quelque chose d'analogue si quelqu'un, sur un magnétophone, comme nous le faisons maintenant, avait enregistré les conversations que nous avons eues à trois, chez Becher, avec Becher et Andor Gábor. Mais c'est là, voyez-vous, la grande différence. Je me rappelle textuellement d'une conversation où Becher disait, à l'époque de Staline, que c'était effroyable, que l'on en pouvait absolument rien écrire, que tout ce qui était juste était interdit, et qu'on en pouvait pas écrire ce qui était mauvais. Et j'ai dit au contraire, et Gábor a soutenu Becher à ce sujet, que ce n'était pas vrai. Je ne peux pas écrire – disons, pour illustrer la chose, que Staline est un mauvais marxiste. Évidemment que je ne le peux pas, mais je peux écrire sur un secrétaire de district qu'il est un mauvais marxiste, et je peux ainsi écrire à ce sujet que son mauvais marxisme est très proche du bon marxisme des instances centrales. Naturellement qu'on risque quelque chose, et la question était justement, quand j'ai soulevé

¹³ Georg Lukács, *Raconter ou décrire*, Paris, Éditions Critiques, 2021.

¹⁴ cf. en particulier : *Confusions sur la "victoire du réalisme"* in *Écrits de Moscou*, trad. Cl. Prévost, Paris, Éditions Sociales, 1974, pp. 141-154.

des problèmes, comme je l'ai dit à Becher: d'où sais-tu jusqu'où on peut aller ? J'ai dit, c'est très simple, quand je me cogne la tête contre le mur, je sais que je ne peux pas aller plus loin et que je dois me retourner. Et là, je dirais que quelqu'un qui ne risque pas cela ne peut jamais savoir jusqu'où on peut aller, mais il va, par son autocensure s'arrêter plus tôt qu'il n'est objectivement nécessaire.

SIEBERT: Une question me turlupine. Becher a tout au long de la période stalinienne écrit des poèmes où l'on ressent combien il a été malheureux sur de nombreuses choses. Mais par ailleurs, il fournit presque en même temps des poèmes hymniques à Staline, et je ne comprends pas comment c'est possible. On doit admettre qu'il a cru que cela n'était pas dû à Staline, mais peut-être à la bureaucratie dans son ensemble.

LUKÁCS: Voyez-vous, chère Mme, il ne faut naturellement pas considérer précisément cette époque avec les yeux d'aujourd'hui. D'un côté, il ne faut pas oublier que les gens de Zinoviev et Boukharine à Trotsky, formaient dans les années vingt une opposition effective, et nous qui avons été éduqué dans les traditions de la révolution française, avons souvent, lors des grands procès, pensé aux procès contre les Girondins et les Dantonistes, où l'on n'a pas non plus toujours respecté toutes les formes, mais où malgré cela nous nous sommes tenus du côté de Robespierre contre les Dantonistes. Cette analogie a joué pour sa part un grand rôle, par ailleurs, il ne faut pas oublier, et cela s'est produit aussi dans l'émigration en occident, je renvoie seulement à l'exemple d'Ernst Bloch en Amérique, que des hommes qui condamnaient très sévèrement ce qui se passait en Union Soviétique,

disaient : je ne peux pas écrire une seule syllabe que l'on puisse comprendre en Europe comme un soutien à Hitler, contre l'Union Soviétique, de sorte que la situation des écrivains à Moscou était déterminée non seulement par la pression du stalinisme, mais aussi par des motifs de ce genre qui, à mon avis, étaient totalement légitimes.¹⁵ La seule différence, et c'est naturellement une grande différence, c'est que sans Staline, cela ne marchait pas. Évidemment, il est devenu impossible, dans les années trente, de parler de Staline de manière critique, et il était nécessaire, dans tout article théorique, de citer Staline d'une manière ou d'une autre ; un article où Staline n'apparaissait pas ne pouvait guère être publié. Mais à cela pouvait suffire que j'écrive par exemple, comme le dit excellemment Staline, que c'est l'histoire de la lutte de l'ancien et du nouveau. Pour moi, cela réglait le problème. Mais c'est encore ce côté Lord Jim, Becher est allé sur ce sujet quelques pas plus loin. Je crois que la plus grande partie des poèmes à la gloire de Staline n'était pas nécessaire. Naturellement a contribué à cela le fait qu'il a toujours eu un très bon rapport avec les cercles officiels, en l'occurrence avec Fadeïev et son groupe dans l'union des écrivains, ce qui a sans aucun doute été pour lui un

¹⁵ Pour illustrer la situation des écrivains émigrés à Moscou, cf. *Die Säuberung: Moskau 1936: Stenogramm einer geschlossenen Parteiversammlung*. [L'épuration, Compte-rendu d'une réunion à huis clos du parti] Rowohlt, 1991. Quelques jours seulement après le premier procès-spectacle de Moscou, une réunion non publique d'écrivains allemands exilés eut lieu en septembre 1936, une sorte de « procès secret » dont le but était de « liquider » les « dissidents », les « ennemis du parti » et les « opportunistes ». Parmi les participants à ce tribunal d'inquisition, criblé de dénonciations et d'auto-humiliations, figuraient Johannes R. Becher, Willi Bredel, Andor Gábor, Ernst Ottwalt, Georg Lukács, et d'autres. Ils s'étaient réunis pour « épurer » le parti sous le commandement de la « vigilance ».

soulagement. Mais je crois qu'il a fait là plus de pas qu'il n'était absolument nécessaire. De ce qu'il a écrit là, tout ne peut pas s'expliquer simplement par la nécessité.

SIEBERT: J'ai encore une question sur ce sujet. Dans quelques poèmes de Becher, on peut percevoir quelque chose comme une mauvaise conscience, comme s'il s'était peut-être pas toujours bien comporté envers ses camarades en Union Soviétique. Je ne veux pas dire par là qu'il aurait trahi quelqu'un.

LUKÁCS: Sûrement pas.

SIEBERT: Mais comment évaluez-vous cela?

LUKÁCS: C'est à nouveau une affaire très compliquée. Il y a très peu de gens qui, lorsque quelqu'un était arrêté, ont osé se déclarer solidaires. C'est pourquoi j'apprécie d'autant plus – et je dois dire maintenant, dans ce contexte, c'était certes après la grande vague, lorsque, immédiatement après le déclenchement de la guerre avec l'Allemagne, comme vous le savez peut-être, j'ai été arrêté pour une courte période – que Becher, accompagné de Ernst Fischer et Josef Revai, se soit tourné vers Dimitrov,¹⁶ afin que Dimitrov intervienne dans cette affaire, et je sais ô combien gré à Becher, car je peux imaginer combien il lui a été difficile de surmonter son côté Lord-Jim avant de franchir ce pas. Mais il a franchi ce pas. Et puisque nous parlons de souvenirs, il faut que soit dit très ouvertement à l'encontre de légendes,

¹⁶ Lukacs est emprisonné du 29 juin 1941 au 26 août 1941.
Ernst Fischer (1899-1972) théoricien marxiste autrichien ; journaliste et écrivain social-démocrate, puis dirigeant communiste.
Josef Revai (1898-1959), Communiste hongrois.
Georgi Dimitrov (1882-1949), communiste bulgare, dirigeant du Komintern.

qu'effectivement, sur l'incitation de ma femme décédée, ce fut justement Becher qui a parlé avec Revaï et Ernst Fischer de cette intervention commune.

SIEBERT: Peut-être en est-il que ces reproches qui résonnent dans ses poèmes renvoient eux-aussi, à nouveau, à son imagination. Il en était ainsi, pourtant, quand il se reprochait de ne pas avoir assez fait pour s'opposer au fascisme. Pendant toutes ses années en émigration, il s'est reproché à lui-même, qu'est-ce que j'ai raté, et il s'est peut-être aussi reproché d'avoir négligé de faire davantage pour ses amis.

LUKÁCS: C'est tout à fait possible, sauf qu'il faut maintenant préciser cette allusion au fascisme, car si Becher s'est fait des reproches – et je crois qu'il s'est fait des reproches – c'était parce qu'il avait été sectaire, et ce sectarisme face au fascisme, et ce sectarisme face au fascisme était quelque chose de stalinien. N'oubliez pas que Staline a en effet qualifié la socialdémocratie de « citadelle du fascisme », et quand des camarades allemands comme Becher acceptaient cela et, après le VII^{ème} congrès,¹⁷ se faisaient rétrospectivement des reproches, ces reproches étaient implicitement dirigés contre Staline et le stalinisme, de sorte que cette question est ici idéologiquement très complexe.

SIEBERT: Je voudrais revenir une fois encore sur votre amitié en émigration. Il faut pourtant admettre que vous étiez très proches, que peut-être aussi vous vous êtes concertés sur la création de poèmes de Becher, que peut-

¹⁷ Le VII^{ème} congrès de l'Internationale Communiste, tenu à Moscou du 25 juillet au 20 août 1935, se prononce notamment pour le soutien à un front populaire des forces communistes et non communistes contre la menace croissante du fascisme en Europe.

être Becher a soumis à votre jugement quelques poèmes, ou parties de *Abschied* . C'est ce que je m'imagine.

LUKÁCS: L'histoire est la suivante: c'est une évidence qu'à cette époque, on se montrait très souvent les manuscrits les uns aux autres avant publication, et qu'on en a discuté entre quatre z'yeux ou six. Cela s'est produit sans aucun doute pour des poèmes, sauf que je dois malheureusement dire, après tout ce temps, que je ne peux pas dire quels étaient poèmes que nous avons discutés. Vous devez comprendre que j'ai eu une vie relativement mouvementée, et que je ne peux déjà plus me souvenir de détails. Mais il est absolument indubitable que nous avons très souvent, dans un cercle privé, discuté des poèmes de Becher avant publication.

SIEBERT: Avez-vous vu le manuscrit d'*Abschied* avant publication?

LUKÁCS: Non, je n'ai vu *Abschied* qu'après publication. Becher voulait avec participer à un quelconque concours étranger – je ne sais pas s'il l'a fait ou non – et je n'ai pas pris connaissance du manuscrit. Je ne l'ai connu que lorsqu'il a été imprimé, et vous savez que j'ai eu une attitude positive au sujet de ce roman.

SIEBERT: Oui, vous avez écrit à son sujet la première recension, très positive. Maintenant, ce qui m'intéresserait, c'est dans quelle mesure vous avez des souvenirs privés, remontant éventuellement aux années vingt. Avez-vous connu sa deuxième femme, étiez-vous proche de sa famille ?

LUKÁCS: Voyez-vous, j'ai naturellement eu des contacts personnels avec lui à Berlin. Mais un rapport plus étroit, je dirais plus chaleureux, ne s'est établi qu'à Moscou, et il

était alors déjà avec Lilly,¹⁸ de sorte que j'ai connu sa première femme, sans qu'il y ait eu un quelconque rapport de proximité.

SIEBERT: Nous avons dans nos archives des photos où vous et votre femme êtes chez Becher, dans sa datcha.

LUKÁCS: Il doit y avoir beaucoup de photos de ce genre, ou tout au moins quelques-unes. Nous étions tous ensemble en très bonne amitié, mon épouse décédée était aussi très amie de Becher, de sorte qu'il y avait vraiment là une bonne relation personnelle. Certes, cela dépend vraisemblablement de mon caractère, sans de très grandes intimités personnelles, car je peux dire, abstraction faite de ma prime jeunesse, que je n'ai jamais discuté de mes intimités personnelles avec aucun de mes amis, de sorte que Becher n'est pas une exception, mais la règle.

SIEBERT: Ce qui est étrange, c'est que les amis disent tous que Becher était un homme plein d'humour.

LUKÁCS: C'est exact.

SIEBERT: Dans sa poésie, on n'en voit aucune trace, mais vous souvenez-vous de faits vécus avec lui?

LUKÁCS: Évidemment. Becher avait un sens très aigu du comique des hommes et des situations humaines, et il arrivait extrêmement souvent qu'après une réunion, après une rencontre de ce genre, il caricature de manière extrêmement amusante l'intervention et la nature des gens. Cet humour, il l'avait indubitablement. Vous avez tout à fait raison, cela n'apparaît absolument pas dans sa littérature.

¹⁸ Lilly Becher, née Korpus (1901-1978) écrivaine, journaliste et militante communiste allemande.

SIEBERT: Vous avez déjà dit auparavant qu'après 1945, la relation est devenue plus lâche. Mais l'avez-vous cependant encore revu ?

LUKÁCS: À chaque fois que je suis allé à Berlin, nous nous sommes vus quelques fois. Seulement, vous ne devez pas oublier que c'est une chose d'habiter la même ville, de collaborer aux mêmes périodiques, où cela ne demande qu'un coup de fil pour se rencontrer une demi-heure plus tard, et une autre chose, comme c'était le cas à la fin des années quarante, où c'était une grande dépense que de voyager de Budapest à Berlin, où l'on passait une semaine et Berlin et on se voyait, naturellement, mais où cela ne pouvait pas avoir lieu aussi souvent qu'à Moscou, et par ailleurs, nous avions pour ainsi dire des centres d'intérêt très différents, et des positions très différentes par rapport aux intérêts que nous défendions. J'ai eu en Hongrie une attitude beaucoup plus autonome que celle de Becher en Allemagne, ce qui a eu pour conséquence que pour moi, on en vint aux controverses, tandis qu'évidemment, pour Becher, on n'en vint jamais à un heurt avec le parti et le gouvernement, de sorte que de ce point de vue, nos chemins se sont séparés.

SIEBERT: Vous aviez même des controverses à ce sujet?

LUKÁCS: Évidemment, mais Becher trouvait toujours que j'allais trop loin dans mon opposition ouverte.

SIEBERT: Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

LUKÁCS: Vu pour la dernière fois – à l'été 1956. À l'été 1956, j'étais à Berlin et nous avons alors passé ensemble une partie de l'été dans le Harz. En 56, ¹⁹ Brecht est

¹⁹ Bertolt Brecht (10/02/1898-14/08/1956)

décédé. Comme vous me savez, j'ai encore parlé à la célébration de Brecht,²⁰ de sorte nous avons été ensemble pour la dernière fois à l'été 1956.



²⁰ Cf. Quentin Fondu, "*Celui qui dit oui, celui qui dit non*" : le débat Brecht/Lukács. Intervention dans le cadre du séminaire littéraire des Armes de la Critique (04/03/15).

« À la demande d'Hélène Weigel, (l'épouse de Brecht) Lukács prononce un discours lors des funérailles de Brecht en 1956. Mais, aux dires de témoins de l'oraison funèbre, celui-ci n'avait toujours rien compris à Brecht... »